

COLONNE VERTÉBRALE, 12 MARS



КИЧМА, 12 МАРТ
КІЇМА, 12 МАРТ

MIROSLAV JOSIĆ VIŠNJIĆ

Traduit du serbe par Alain Cappon

Juin 2016

« *Je te dis ces mots,
Je te brise le dos.* »

Quel que soit mon point de départ, tout en moi s'est nivelé, chaque jour est pareil, chaque nuit toujours pire, et tout tourne autour de ce 12 mars 2003.

Je me réveille comme jamais auparavant, l'obscurité m'entoure, je balance mes fesses dans mon fauteuil et je me fais rouler sur la terrasse pour regarder les étoiles dans le ciel. Je sais leurs positions, même par temps couvert. Qu'importe le jour, qu'importe l'heure, qu'importe le temps qu'il fait, plus rien ne m'importe.

Ce sacré, ce maudit 12 mars, il faudrait pourtant que je l'oublie, que je mette un point final.

Ce que j'ai fait ce jour-là, où j'allais, pourquoi je descendais la rue Balkanska, tout est effacé. Il me reste à oublier... sauf que je me demande comment.

Sitôt que je mentionne cette date, aussitôt tous me disent qu'ils en ont assez de remuer ce merdier, que j'arrête de faire d'un diable deux, que ce n'est pas un jour du calendrier fêté par l'Église, qu'il y a des gens chargés de s'occuper de cela et de rendre leur jugement.

Le 12 mars pour eux, c'est l'assassinat du Premier ministre.

Et moi, je n'ai plus qu'à rendre grâce à Dieu et aux anges, à une femme et aux médecins d'être toujours en vie.

Je pensais ne jamais découvrir qui j'avais percuté, pourquoi justement moi, comment j'étais arrivé à l'hôpital, s'il existe quelqu'un en ce bas-monde qui pourrait témoigner de ce qui est arrivé ce jour-là rue Balkanska, très précisément au carrefour en étoile où se rejoignent ces quatre rues : Admirala Geprata, Gavrila Principa, Milovana Milanovića, et Balkanska.

Je sais que jamais non plus nous ne découvrirons ce qui s'est réellement passé à l'entrée du siège du gouvernement, et moins encore qui a foncé sur moi. Concernant la première partie de cette question, j'ai lu le plus possible de journaux et écouté ce qu'en disait la télévision ; aucune réponse digne de foi n'a été donnée par le tribunal qui a déclaré les suspects coupables de meurtre et les a expédiés quarante ans derrière les barreaux ; dans mon affaire personne n'a payé, personne n'a été condamné.

Ce jour de mars de cette année-là ne fut pas mon vendredi noir, c'était un mercredi.

Ce fut mon instant noir.

Je me suis trouvé au mauvais moment, me dit ma colonne vertébrale, au mauvais endroit, me disent mes pieds, avec les mauvaises personnes, me dit mon bras ; j'ai été passé à tabac quoique innocent comme l'enfant qui vient de naître. Et juste avant, ma voiture avait éraflé une Picasso noire dont sont sortis trois types.

Je ne pourrais les reconnaître, c'est le brouillard dans ma tête. Et aujourd'hui encore, comme si quelqu'un était en permanence à remuer la vase dans mon crâne. Je les vois à travers une brume, ils ricanent, montrent les dents, puis lèvent les poings et brandissent des battes. Je pourrais identifier l'un d'entre eux : il avait une tête carrée, des sourcils broussailleux et, je pense, un serpent tatoué dans le cou.

Pour autant que je sache, dans mon sens le feu était vert ; pour eux, les feux tricolores étaient là pour des prunes.

J'avais pour règle de conduire avec vigilance et sans avoir bu, jamais je n'avais eu une goutte d'alcool dans le sang quand je devais souffler dans le ballon lors d'un contrôle routier. Et quand c'était moi qui conduisais ou quand quelqu'un d'autre était au volant, nous nous exclamions toujours dans les virages ou aux carrefours : « 'tention la colonne ! » Et cette fois-là, je me le suis murmuré dans ma barbe.

Aujourd'hui, je ne suis plus très sûr que c'était une Picasso, noire, que c'est moi qui l'ai éraflée ou percutée, qu'ils étaient trois ou quatre et quel genre de battes ils avaient. Il n'y a pas eu de procès-verbal dressé par un agent de la circulation, pas de dépositions de témoins, pas de preuves matérielles. Rien, sinon ma voiture toute démolie que mon *kum*¹ a réussi à redémarrer et à emmener au garage.

Je n'ai pas pu me faire indemniser par l'assurance.

Alors qu'une portière était enfoncée et un phare en miettes.

Une femme m'a conduit aux Urgences, je ne sais même pas comment elle est, comment elle s'appelle, ni où elle habite. Je la cherche partout en ville, je cherche ma vie.

Peut-être qu'elle sait quelque chose, peut-être qu'elle était à l'arrêt à un feu et qu'elle a regardé toute la scène.

Je sais uniquement qu'elle conduisait une Citroën, métallisée, c'est ce qu'on m'a dit au service de garde. Un moustachu qui poussait le fauteuil. Il y a dans cette ville, ai-je entendu, vingt-et-un mille sept cent cinquante-quatre véhicules de cette marque. C'est ce que m'a déclaré M. Marko Laketa qui vend ces voitures, le patron de « Јуцит », – nom qu'il écrit en alphabet latin « Yucit » – situé dans l'impasse Šafarikova.

Le docteur Mušicki a lui aussi une Picasso.

Le fil s'est rompu ! J'entends encore les doctes médecins qui chuchotaient, les infirmières se retournaient, une lumière m'était braquée droit dans les yeux, jamais plus je ne pourrai courir.

Fini de marcher, à cause de ma colonne vertébrale.

Je lève les sourcils.

Je veux oublier mon lit à l'hôpital, oublier l'infirmière qui était témoin de mes souffrances et de mes plaintes, oublier le grincement du fauteuil.

¹ Le témoin à un mariage orthodoxe serbe. (Note du traducteur)

Le célèbre docteur Gojko Mušicki – dont le père et le grand-père étaient eux aussi médecins de renom – qui maniait le scalpel et qui est un homme de belle prestance, spirituel, qui se déplace sur la pointe des pieds comme un danseur de ballet, qui a un bon contact avec les gens, une voix agréable, et que tout le monde respecte à l'hôpital, s'asseyait sur mon lit et me demandait à chaque fois quand Svetislav, mon *kum*, que je suis le seul à appeler Cveće, allait venir.

Dans le compte rendu médical, sur le bulletin de sortie, je lis que le patient a été amené dans un véhicule privé, en état d'inconscience, avec la mâchoire cassée, quatre côtes fracturées, des ecchymoses dans la région du siège, et les os de la main gauche brisés.

Je suis resté hospitalisé six mois.

Dans ma vie, jamais je n'avais autant entendu les oiseaux gazouiller, jamais je n'avais autant suivi l'émergence d'un arbre de son sommeil hivernal.

Jamais non plus je ne m'étais senti aussi stupide et impuissant.

Je ne peux toujours rien soulever de la main gauche, et je murmure quand je parle. Je n'ai plus ma voix de naguère, j'ai même oublié quelle démarche était la mienne.

Je rêve maintenant que je cours, que je saute, et même que je m'envole.

Et je lévite, je lévite...

Tous me disent que je me dandinais comme un canard.

Mais c'était avant le 12 mars.

Avant les ténèbres.

Pour moi, tout se partage entre avant et après cette date. Même si quatre-vingt-dix pour cent de ma vie se rapportent à avant, et dix seulement à après, il me semble que tout se divise en deux parts égales. Or, égal, tout ne l'est pas dans le corps humain. Ce qu'on a d'un côté de la colonne vertébrale, on ne l'a pas de l'autre.

Tout organe a sa durée de vie.

Vivre sans bras, sans jambes, sans reins ni yeux est possible, sans colonne vertébrale, non. On peut transplanter un cœur, on a commencé à le faire avec un cerveau, enlever et resouder des côtes, on peut changer de sexe, mais pour la colonne vertébrale, on ne peut que rafistoler.

Je ne sais comment les habiles médecins ont bricolé la mienne, ils se disaient satisfaits, se frottaient les mains en se marmonnant des choses. Ils étaient toujours deux ou trois, avec à leur suite des étudiants armés de calepins. À bien les écouter, et si je faisais régulièrement des exercices, il se pouvait que je puisse me tenir debout et faire quelques pas.

Dans ce monde-ci ou dans l'autre ? m'interrogeai-je et je gardai le silence.

Le Dr Gojko me donnait une tape sur l'épaule, regardait ce que je lisais, puis allait avec mon *kum* à la buvette de l'hôpital ou au café sur le coin faire un brin de causette.

Et quand on fait la causette, on parle de tout et de rien – mais moi, de ma colonne vertébrale.

Moi, de cette inconnue, que Dieu la garde, qui m'a transporté aux Urgences dans sa voiture. Je l'imagine robuste et blonde, je l'imagine avec des yeux verts rêveurs, je l'imagine dans sa voiture et regardant tout, je l'imagine avec une colonne vertébrale droite comme un timon.

Les femmes qui ont la colonne vertébrale bien droite sont sexy.

Plus personne ne crie « 'tention la colonne ! ».

Mon *kum* s'était mis à m'appeler « la Colonne », mais pas de quoi se fâcher, il a renoncé à me donner ce surnom.

Il a tout mis en œuvre pour savoir ce qui s'était passé ce jour-là à l'étoile où débouche la rue Balkanska, à ce carrefour toujours plein de monde. De voitures pressées, toutes à klaxonner. De piétons arrivés en train ou en bus, qui partent en voyage ou qui déambulent à proximité de la gare ou qui gravissent la montée jusqu'à Terazije. Mon *kum* a même passé deux an-

nonces trois jours d'affilée dans deux journaux, *Politika* et *Večernje novosti*.

La première : « Recherche témoins ayant assisté à une collision puis à une rixe au carrefour des rues Balkanska, Milovana Milanovića, Admirala Geprata, et Gavrila Principa mercredi 12 mars vers 13 h 30.

La seconde : « Je prie la gentille dame qui a conduit mon ami aux Urgences... », etc.

J'ai les coupures, je vais les faire encadrer. Personne ne s'est manifesté, personne n'a écrit, pendant des jours mon *kum* a vainement monté la garde près du téléphone, vérifié les boîtes aux lettres, et bu un ballon de vin.

Mais avec le contenu des tonneaux que nous avons vidés, il y aurait de quoi remplir un lac de la taille de celui de Palić ou d'Ohrid. Nous avons passé nos vacances sur les berges de l'un et de l'autre.

Lors de notre voyage en Macédoine, mille virages et croisements que nous avons eus, mille « 'tention la colonne ! », mille coups de tamjanika² à boire, et le seul souvenir que je conserve, ce sont les mille cigognes à Krivogaštani.

Et la fois où nous sommes allés en Grèce...

Finies les vacances, finies les virées, finies les longues balades nocturnes sur le Boulevard, finies les courses de chevaux, finies les parties de billard, finis les glaçons dans le vin blanc.

Fini également le tramway, je n'ai rien détesté autant que ce tintamarre ambulante que l'on attend et que l'on attend encore, et qui, enfin en vue, se plante quelque part ou déraile.

Si l'un tombe en panne, tous les suivants sont à l'arrêt.

Cveće m'a dit que ma femme l'avait appelé alors qu'il était justement en train d'écouter le reportage sur l'assassinat du Premier ministre qui entrait dans son cabinet en s'aidant de ses béquilles. Il zappait, captait les chaînes serbes et les étran-

² Sorte de muscat.

gères. Elle semblait en plein délire, répétait-il, hachait les mots, en appelait à Dieu et à tous les saints, c'était à peine s'il comprenait ce qu'elle racontait, ce qu'elle voulait.

Il imite toujours la façon de parler de ma femme.

« *Kum*, misère, quel malheur ! Les Urgences, *kum*, il est dans le coma, misère ! La voiture, *kum*, rue Balkanska, la colonne, la mâchoire, *kum*... » Je lui dis que je suis au courant, que je regardais tellement la télévision que mes yeux en sont tout irrités, ce n'est pas rue Balkanska, mais Admirala Geprata... Mais elle continue : « Mais enfin, *kum*, c'est pas le Premier ministre, c'est ton *kum*, la colonne, ils l'opèrent, *kum*, ils le recourent, *Kum*, va au moins voir où est notre voiture, misère !... »

Je l'écoute et je hausse les sourcils, comme à mon habitude.

Il a pigé, vif d'esprit comme il est.

Il est allé rue Balkanska, il a trouvé la voiture toute démolie, quelqu'un l'avait poussée le long du caniveau. Au pare-brise, un papillon, un avis rappelait l'interdiction de stationner à cet endroit, et dans sa vie jamais il n'avait vu autant de policiers.

« L'asphalte en était tout bleu » qu'il répétait.

À la fin du mois de mars, la police avait arrêté quelque mille deux cents vagabonds, assassins, mouchards, collaborateurs, juges, liquidateurs, donneurs d'ordres, agents spéciaux, inspireurs, avocats, fonctionnaires, boss, beaux parleurs... mais personne n'a été déféré à cause de mes fractures.

Sorti de l'hôpital, j'ai eu problème sur problème, je m'écoeurais moi-même, je ne savais que faire de moi, et je me suis alors mis à lire davantage.

J'avais perdu l'espoir de retrouver la femme qui avait ramassé cette masse de chair et d'os sur l'asphalte. Je l'imagine mariée et n'ayant rien dit à son mari, je l'imagine travaillant dans une banque et tous les clients qui y entrent se ruant vers son guichet, je l'imagine se promenant dans le parc de Taš-

majdan puis sirotant au *Šansa* un jus avec une paille et un cappuccino.

On m'a donné un fauteuil, mais je vomis tout le temps quand j'y suis, en roulant. Toutes mes chemises sont souillées, toutes mes jambes de pantalon tachées.

Je prends un livre et j'y plonge le nez.

Quand je reste tranquille, tout va bien.

J'ai un voisin qui a tous ses murs couverts de rayonnages de livres, il dit qu'il en possède dix mille. Il m'apporte ceux qu'il a lus, et aussi ceux que je lui demande. Lire autant est impossible, quand bien même avec rien d'autre à faire. Au rythme d'un livre par semaine, il faudrait un siècle pour en lire cinq mille.

Ma voisine et l'épouse de mon *kum* prennent le café avec ma femme chaque jour à cinq heures, mais elles me rembarrent d'un revers de main quand je leur dis ce qu'elles doivent lire. Ça leur donne mal à la tête.

Je lis des romans, des mémoires, et aussi des récits de voyage...

Et aussi des livres d'histoire, récente et plus ancienne, même si je n'accorde aucune confiance à ce que disent leurs auteurs. Qu'ils mentent, qu'ils distordent les faits, qu'ils falsifient, qu'ils interprètent faussement et imaginent, ce sont là des écrivains qui trifouillent dans le passé. Ils font tout cela mandatés par ceux au pouvoir, ils séparent les patriotes des traîtres.

Il n'y a pas de passé, pas de futur, il n'y a que maintenant, aujourd'hui, ici et là.

Je rassemble de la documentation sur la colonne vertébrale.

Le fils de mon *kum* me dit qu'il y a des tas de renseignements sur les lésions comme celles dont je souffre sur les réseaux électroniques, sur un certain « navigateur », quelque chose comme « Gogol », mais s'agissant d'informatique, je suis un cas désespéré. Il me dit qu'il va tout « m'extraire » et me l'apporter, il lui faut simplement remplacer le toner.

J'ai lu un drôle de livre, la guerre entre un auteur et son éditeur, *L'Écrivain contre l'agence*, d'un écrivain dont je n'avais jamais entendu parler mais dont mon voisin possède plusieurs ouvrages et dont il dit que c'est un auteur renommé. J'ai trouvé ce livre à côté de la benne à ordures, tout froissé, sans plus de couverture et avec une page arrachée. Tout ce qui est dit dans ce livre, et toutes les annotations laissées en marge par l'ancien propriétaire ! Il va falloir que je demande à quelqu'un de me procurer un exemplaire où rien ne manque.

J'ai lu récemment un curieux livre du professeur et académicien Milorad Ekmečić, qui porte un titre que j'ai d'abord pensé ridicule. Mais ma lecture terminée, je me suis mis à reprendre certaines pages. L'école de Braudel y est à l'œuvre, il va me falloir prendre d'autres livres de cet auteur, le professeur Samardžić avait raison. Quand j'ai rendu l'exemplaire à mon voisin, et quand il m'a posé la question alors qu'il n'avait pas besoin de réponse, j'ai dit que c'était un bon livre, puis j'ai ajouté : « curieux, intéressant, d'une écriture inspirée », mais avec un titre « sur mesure » à la Ivo Andrić : *Long voyage entre abattage et labourage, une histoire serbe et balkanique*.

Ne trouvant pas le sommeil, j'ai lu *Chez les Hyperboréens* de notre auteur serbe Miloš Crnjanski qui s'est longtemps gardé de rentrer au pays après la Seconde Guerre mondiale. Jamais je n'avais aimé sa manière d'écrire, il ne faisait qu'enchaîner les intrigues aux intrigues, puis il répétait les mêmes mots et se lamentait, faisait des sauts de cabri ou de puce. Sur les poèmes qu'il a composés, ai-je lu quelque part, encore vêtu de la capote allemande et publiés loin de Belgrade, sur ses crachats sur la lignée des Nemanjić, sur le serment du Vidovdan, sur l'orthodoxie et les monastères, inutile que j'y revienne. Mais *Les hyperboréens...* je ne me lasse pas de les lire et de les relire. Quelle que soit la page où j'ouvre le livre, je prends du plaisir, je feuillette, je souligne, puis je me mets à déclamer à ma femme les passages de ce curieux livre dont je ne saurais dire ce qu'il est : mémoires, roman, récit de voyage... elle soupire et dit : « C'est beau, très beau ».

Les jours et les nuits de Rome, son Corps à elle dans un tout autre pays, La maison insensible au vent...

Quand quelque chose est beau, et bien écrit, j'aime à dire que c'est... *curieux*. Et je hausse les sourcils.

En ce moment, je lis *Le livre noir de l'Amérique* de Peter Scoven – ce n'est peut-être là qu'un pseudonyme – qui dit qu'en l'espace d'un demi-siècle, de 1975 à 2001, le gendarme du monde, l'Amérique libérale, a mené plus de cent-soixante opérations militaires *armées*, ce qui n'est jamais qu'un autre nom pour interventions, guerres, batailles, conflits, bombardements... hors de ses frontières. Curieux livre.

L'Histoire regorge de conflits, de morts.

Les livres regorgent de mots creux.

Les médecins me disaient que j'avais eu de la chance d'arriver très tôt aux Urgences, même si je me dis parfois qu'il aurait peut-être mieux valu que je n'y arrive jamais, que j'y reste.

Mais moi, je me demande comment est la femme qui a relevé ce corps de l'asphalte.

Un ange, une bonne fée ?...

Je demande à mon *kum* ce qu'il a toujours à susurrer avec le médecin qui passe me rendre visite, il est toujours à parler entre ses dents. Mon *kum* travaille à la centrale de l'Académie serbe des Sciences et des Arts, et le Dr Mušicki est un candidat sérieux au poste de membre correspondant. Par deux fois il a été battu aux élections, il n'a pas encore travaillé un nombre suffisant d'académiciens et, maintenant, il a pris mon *kum* comme chef d'état-major en charge du lobbying.

La liste des candidats malheureux est plus longue que celle des élus.

Mon *kum* lui organise des réunions au club de Écrivains, lui annonce quand aura lieu la présentation des livres au public lors du Salon, la date et la personne qui procèdera à l'ouverture d'une exposition à la Galerie ; il organise les déjeuners et dîners dans les restaurants chic, il distribue les livres chers et les bou-

teilles d'un prix plus élevé encore, il lui donne les contacts téléphoniques avec les académiciens qui, pour les autres, ne sont pas accessibles.

Voilà, mon *kum* Cveće est nécessaire du Dr Gojko.

Et moi, dans mon état, à qui le suis-je?

« Tu vas remarquer » me répète-t-on quand je me rends aux contrôles, mais sans me dire quand.

J'ai dit déjà que je rêve que je cours, que je cours encore, puis que je m'envole, je suis tout en sueur.

Ma femme souffre avec moi ; mais elle souffrait déjà auparavant. Je souffrais moi aussi, chaque fois que nous nous mettions au lit, c'était en pure perte. Ce que tous deux désirions était hors de notre portée. Jamais nous n'avons eu le courage de chercher à qui était la faute, jamais nous n'avons cru à l'existence d'un remède.

Nous n'avons pas d'enfants, mais une chatte et un matou. La vie d'un chat, c'est de s'amuser, de jouer.

Mon lit est plein de poils.

J'ai lu quelque part que Koštunica aussi avait des chats, mais qu'il les avait abandonnés dans un parc. Quant au Premier ministre, victime en même temps que moi, il a laissé derrière lui deux enfants. Ce qu'il a laissé d'autre, j'aimerais bien le savoir, et aussi lire le procès-verbal du tribunal sur la question de la succession. Tous ceux qui entrent en politique lorgnent vers la caisse. Tous mes avoirs tiennent dans ma poche, je peux les porter là où personne d'autre ne le porte.

La femme de mon *kum* n'aime pas m'entendre parler comme ça, elle a donné naissance à quatre enfants, le Premier ministre est le Premier ministre et toute femme est respectable, elle dit que je suis devenu un vieux ronchon et que je terrorise ma femme qui se sacrifie pour moi.

Ma femme se lève et va dans la salle de bains pour pleurer.

Il est trop tard pour les larmes, il y a un temps pour pleurer.

Quand nous allons quelque part, une fois par an à la campagne, c'est elle qui conduit. Mais sans « 'tention la colonne ! ». Avant, elle ne conduisait que si j'étais soûl, elle n'a jamais bu une seule goutte d'alcool. Pas plus à une *slava*³ qu'au service pour l'âme d'un défunt. Elle ne voulait même pas goûter les cornouilles que je mettais chaque année dans la *rakija*⁴, ni même un verre de bière ou une liqueur.

Un jour j'ai voulu lui faire une farce, j'ai commandé un Irish coffee. Elle s'est étranglée, puis a recraché ce qu'elle avait avalé, et ne m'a jamais pardonné.

Avant notre mariage, je lui envoyais des lettres d'amour, lascives, qu'elle a conservées, mais sans dire où. Il y en a des centaines, mais elle refuse de me les laisser lire aujourd'hui. Elle va les retaper à la machine, sans rien ajouter ni omettre. Quand elle les publiera un jour sous le titre *Le Décaméron*, ce qu'elle répète fréquemment sans savoir combien sont des plagiats, tout le monde les lira.

« Il y a un temps pour tout » ai-je lu quelque part.

Je lis de plus en plus la correspondance des gens célèbres, les lettres des écrivains Stevan Sremac, Veljko Petrović ou Isidora Sekulić... et celles de Thomas Mann, Proust, et Balzac... et je me demande combien elles comportent de corrections, de rajouts, de ratures et autres.

Un jour une lettre est arrivée à notre adresse, personne ne m'écrivait plus depuis des années, et ma femme l'avait trouvée dans notre boîte. Elle me la remise en disant : « Ce qu'elle sent le parfum, la passion ! » Je l'ai regardée par en-dessous, elle avait une jupe cintrée, à croire qu'elle avait trente ans.

Elle se maquille comme jamais, fait des séances d'UV, se constitue un réseau des boutiques.

J'ai retourné la lettre, examiné le timbre peu lisible qui représente le monastère de Studenica ou, peut-être, celui de Gračanica, le nom était écrit en tout petit et ma loupe était loin

³ Fête du saint patron dans la religion orthodoxe serbe.

⁴ Mot générique désignant un alcool de fruits.

de moi. Il n'y avait rien au verso de l'enveloppe, et au recto juste « Monsieur » suivi de mon nom de famille, puis mon adresse et le lieu de résidence sans code postal.

J'ai ouvert, il serait mieux de dire « déchiré » l'enveloppe : deux feuille agrafées ; sur l'une des mots tapés à l'ordinateur, et sur l'autres des mots écrits à la main et sur des lignes qui s'incurvaient.

Sur la feuille tapée à l'ordinateur :

« Monsieur,

Je pense ne pas faire erreur, je vous ai vu hier dans le parc proche du Sixième collège. Je me suis renseignée, et j'ai appris que vous étiez en fauteuil depuis cinq ans déjà. J'étais certaine de vous connaître bien que je ne vous aie vu qu'une seul fois précédemment. Je vous ai suivi jusqu'à l'entrée de votre immeuble, et un voisin m'a dit à quel étage vous habitez et quel était le numéro de votre appartement. Je voulais monter, mais je n'avais pas la lettre que je vous ai écrite quand j'ignorais qui vous étiez. Je pense maintenant vous avoir reconnu à vos sourcils et au front que vous avez haut. Voilà : j'étais à l'arrêt dans ma voiture le jour où le Premier ministre Đinđić a été assassiné, même si je l'ignorais à cet instant. Le feu est alors passé au vert pour vous. À pleine vitesse m'a alors doublé une voiture que vous avez accidentellement éraflée alors que vous étiez déjà au milieu du carrefour ; en sont sortis ces hommes armés de battes qui se sont jetés sur vous. Vous voyant gisant sur l'asphalte, je suis descendue de voiture et je me suis approchée, tremblante de tous mes membres. Et à vous voir donner des signes de vie, je vous ai chargée dans ma voiture avec l'aide d'un homme et d'un jeune gars pour vous emmener aux Urgences... Une fois remise, j'ai écrit cette lettre que je voulais porter à l'hôpital, mais a alors débuté cette chasse à l'homme, ces arrestations, ces perquisitions, et j'ai pris peur. Je vous prie de m'excuser. Qui je suis n'a aucune importance. Cette lettre, je vous l'envoie malgré tout... »

J'ai pris la seconde feuille, le cœur battant. D'une main tremblante était écrit :

« Belgrade, le 12 mars, dans la soirée.

Monsieur que je ne connais pas, je vous écris cette lettre pour que vous sachiez, si besoin est, que je vous ai relevé aujourd'hui au carrefour de la rue Balkanska et conduit aux Urgences. Je peux vous dire que les jeunes gars que vous avez heurtés et qui vous ont piétiné et frappé sans qu'il y ait une once de responsabilité de votre part, sont montés dans une voiture qui portait des plaques d'immatriculation de la police... »

Cette nouvelle a reçu le prix Svetozar Ćorović 2015 et a été publiée dans *Srpski književni list*, octobre / novembre 2015.)